

Passerelle transculturelle à l'usage des nouveaux personnels arrivant à Lifou au lycée des îles

Pourquoi ce livret ?

Il y a sur Lifou environ un millier de *kamadra* ("blanc" dans la langue de Lifou) ; certains sont là depuis de nombreuses années; mais la plupart occupent des postes de fonctionnaires à durée limitée et ne restent que deux ans ou quatre ans, pour le travail.

Il existe plusieurs façons , en tant que *kamadra*, de passer un séjour ici:

- Certains s'immergent plus ou moins dans la culture de *Drehu* (nom local de l'île de Lifou, ainsi que de la langue et des habitants), ce qui demande du temps, de la persévérance et de l'humilité: le dialogue interculturel n'est pas chose facile !
- Certains observent la culture *drehu* et la culture mélanésienne sans toutefois s'engager vraiment sur le pont interculturel, faute de temps ou de courage ou de motivation ...
- Certains profitent de la qualité de la vie à Lifou, tout en gardant leur façon de vivre "à l'occidentale"; ils font le travail qui leur est demandé, mais sans aller au delà...
- Enfin certains, pensant que la culture occidentale est plus riche et plus "tournée vers l'avenir" que la culture locale, véhiculent dans leurs actes et leurs paroles des schémas néocolonialistes...

A vous de choisir !

Pour choisir, il est préférable, quand on n'a pas beaucoup de temps, d'être informé: c'est la raison d'être de ce livret.

Il est le fruit de plusieurs années de discussions avec les vieux et les vieilles de *Drehu*, les papas, les mamans et les jeunes de *Drehu*, avec aussi quelques *kamadras* "de Lifou".

Il est né d'un intérêt sans cesse renouvelé pour cette culture de partage qu'est la culture *drehu* , et de la volonté d'aider au mieux les jeunes à réussir leurs études: comment, en tant que professeur, peut-on espérer être compris des enfants si l'on n'essaye pas soi-même de les comprendre ?

Comprendre l'autre demande d'apprendre à voir le monde avec les yeux de l'autre . Savoir se *décentrer*, prendre conscience des *spécificités culturelles et sociales* de l'autre...

Sommaire

Spécificités culturelles et sociales de Drehu

Société individuelle vs société d'échanges

L'individu comme noeud d'un réseau de relations

Les classes d'âge

Deux conceptions différentes de l'éducation

Deux conceptions différentes du travail

La langue française

La prise de parole

Les relations garçons-filles

La compétition

Le rapport au temps

La dimension affective

Le travail rémunéré

Les classes sociales à Lifou

Spécificités du système éducatif calédonien:

L'inadaptation des programmes et des enseignements à la culture mélanésienne

Les mutations des professeurs

Les mutations des proviseurs

En guise de conclusion

Annexes

Des témoignages de collègues

Rudiments de drehu

Spécificités culturelles et sociales de Drehu

● Société individualiste vs société d'échanges:

La société occidentale est basée sur des principes et des valeurs qui lui sont propres. Par exemple "Les individus naissent libres et égaux en droits". Ces principes sous-tendent la Déclaration des droits de l'homme ainsi que les textes de loi et les constitutions des pays occidentaux. Tous les hommes, femmes et enfants de la société occidentale sont supposés égaux devant la loi, et la justice est là pour y veiller.

La société mélanésienne est basée sur l'échange et la relation humaine. L'individu existe ici comme centre d'un réseau social complexe. Les valeurs fondamentales sous-jacentes à la construction (permanente) de ce réseau sont **le respect et l'humilité.**

On peut dire de la société drehu qu'elle est **exophile** : tout ce qui arrive de l'extérieur est source de nouveauté, d'enrichissement en expériences.

De forts métissages ont toujours eu lieu à Lifou, d'origine polynésienne, puis plus récemment occidentale (plusieurs familles portent des noms anglais, descendant des marins employés sur les santaliers ou baleiniers qui ont abordé Lifou au milieu du XIX^{ème} siècle).

L'habitude qu'ont les enfants des îles de tout partager est aussi perceptible au sein d'une classe par des petites choses : stylos ou effaceurs volent habilement d'un bout à l'autre de la salle, et si l'on n'y prend garde, les réponses aux devoirs aussi !

● L'individu comme noeud d'un réseau de relations

Un homme riche à Lifou est culturellement, quelqu'un qui a fait partie d'un réseau relationnel étendu, et a précisément conscience de sa position au sein de ce réseau: **la richesse ,ici, c'est le lien.**

A sa naissance, l'enfant fait partie du noyau familial père-mère-frères et soeurs; au cours de sa croissance, il devient petit à petit un être social. On lui apprend à connaître en *profondeur* ses relations familiales.

A Lifou et en Mélanésie en général, les relations familiales sont très étendues: les dénominations père/mère/frères/soeurs/cousins... **ne coïncident pas du tout avec les conceptions occidentales.** Les cousins et cousines sont appelés frères et soeurs, les cousins et cousines "au deuxième degré" sont simplement des cousins et cousines et les oncles et tantes sont appelés papas et mamans !

Comme, en plus, le nombre moyen d'enfants par femme est élevé, chacun a des dizaines de frères et soeurs, et de nombreux papas et mamans...

On ne parle ici que des liens de sang. Mais les relations humaines vont bien au-delà:

Au delà de la famille il y a le *clan*. Pour résumer, un clan c'est une réunion d'une ou de plusieurs familles ayant une même fonction vis à vis de la Chefferie, disons une même fonction sociale (ne pas confondre *le clan*, dont les familles membres peuvent être très dispersées géographiquement, avec *la tribu*, qui est un regroupement social autour d'une église ou d'un temple, datant de l'arrivée des missionnaires)

Au delà du clan il y a la Chefferie, réunion des clans (à Lifou il y a trois Districts, et une Chefferie par District : le Wetr au nord, le Lösssi au sud, et le Gaica au centre).

Le système de palabres, de dons et de contre dons régulant la vie à l'intérieur d'une famille ou d'un clan et entre les clans a été dénommé « coutume » par les missionnaires.

On peut facilement se laisser abuser par les résonances un peu passéistes de ce mot " Coutume" ; il vaut mieux examiner le mot drehu : "Qene Nöj" qu'on peut traduire par "La parole ouverte du pays".

C'est par la parole donnée et le respect de la parole donnée que les relations humaines se tissent.

Quand la parole est particulièrement importante, elle peut être matérialisée par un geste de respect: on dit "Faire la coutume" en français, et en drehu, ce geste est appelé "Qëmëk" ce qui signifie "Le visage". Respecter l'autre, c'est d'abord lui montrer son visage...

En particulier durant les événements communautaires, comme les mariages ou les deuils, chacun et chacune apprend, lors des échanges coutumiers, à mieux se situer à l'intérieur du réseau social.

Au Lycée les jeunes ont conscience, plus ou moins précisément, de tout cela. Bien davantage que comme "élèves", c'est à dire membres d'une communauté éducative, ils se perçoivent comme des enfants de Lifou, assis dans la classe à côté d'autres enfants de Lifou.

Les élèves pour la plupart se connaissent déjà, et réunis dans le cadre du Lycée, ils apprennent à mieux se situer les uns par rapport aux autres...

Ce peut être assez perturbant au début, en tant que professeur, d'observer sans les comprendre les jeux relationnels incessants au sein de la classe.

Chaque élève d'une classe est lié à plusieurs autres élèves de cette même classe par des liens familiaux ou claniques. Cela conditionne les rapports entre les élèves, et c'est une dimension totalement imperceptible aux nouveaux arrivants à Lifou.

● Les classes d'âges

Les enfants sont rois ici, jusqu'à 12 ans à peu près ; à partir de l'adolescence, ils deviennent les "bras" de la tribu, pour tous les travaux communautaires (les champs, les mariages et deuils, la construction de cases etc.)

La majorité à Lifou ne commence pas à 18 ans: elle commence lorsqu'un jeune se marie. A partir de là il acquiert une indépendance et il est responsable de construire son propre foyer en plus d'aider les plus jeunes dans leurs travaux de force; en vieillissant il apprend à connaître de mieux en mieux sa position sociale et, en fonction de cela, à s'impliquer de plus en plus dans les

prises de paroles coutumières.

Les vieux (*qatr* en drehu) sont extrêmement respectés ici : ils se sont occupés de nous, ils sont à l'origine de notre présence ici sur Terre (à commencer bien sûr par nos propres parents !) ; c'est donc à notre tour de nous occuper d'eux !

Culturellement, il n'est pas approprié pour des jeunes de prendre la parole devant des adultes ; si on ajoute à cela le respect pour les étrangers inculqués aux enfants dès leur plus jeune âge, **on comprend mieux les difficultés qu'ont les jeunes pour prendre la parole en classe**, difficultés qu'on peut parfois prendre, avec un regard occidental, pour de la timidité quasi maladeive...

● Deux conceptions différentes de l'éducation:

Le jeune de Lifou apprend de très nombreuses tâches complexes qui lui permettront, après son mariage, de construire un foyer et de maîtriser les activités vitales (faire un champ, nettoyer la maison et la tribu, aller à la pêche, construire une case... et de façon générale, se débrouiller avec ce qui est à sa disposition pour mener le travail à bien).

Cette éducation est **non explicative**: les plus jeunes regardent les plus vieux quand ils effectuent des tâches qui ne sont pas de leur âge, et ils enregistrent les techniques petit à petit en attendant le jour où ils passeront eux-mêmes à l'acte.

Par exemple quand un père envoie son fils chercher du bois pour chauffer la case, il ne donne pas de consigne particulière , cependant certaines essences conviennent (car elles brûlent bien et sans fumée) et d'autres pas... Constatant que son fils a ramené , parmi les bonnes bûches, une mauvaise, il ne fournit pas d'explication, mais le prévient que ce bois n'est pas bon (et le sanctionnera la fois suivante s'il recommence...).

C'est donc une **éducation par l'exemple répété**, suivi d'un passage à la pratique dans un deuxième temps. **Il n'y a pas ou peu de phase théorique.**

Ce type d'éducation est très efficace pour apprendre rapidement les bons gestes utiles à la vie quotidienne sur Lifou... mais très insuffisant pour une transposition dans le cadre scolaire, où l'on attend des élèves qu'ils théorisent leurs gestes mentaux. La situation à l'école serait différente si les enfants apprenaient au sein du foyer familial les liens de cause à effet : par exemple « n'apporte pas ce bois là *car* il pique les yeux ! »

Les professeurs doivent enseigner en tenant compte du fait que le processus « exemples → généralisation » n'est pas encore acquis par les élèves à leur entrée en seconde. Il ne faut pas s'imaginer qu'une explication théorique brute produira du sens; pour se faire comprendre, il vaut mieux (encore plus ici qu'ailleurs) prendre un maximum d' exemples et ne donner la théorie que très progressivement.

De plus l'éducation traditionnelle est **indirecte**: on ne se concentre pas sur l'individu lui-même, mais sur son environnement social; l'image usuelle est celle de l'igname : pour qu'un igname pousse bien, il faut soigner la terre et bien placer le tuteur, on ne touche quasiment pas à la plante elle-même...De la même façon, les jeunes apprennent les tâches quotidiennes de tous leurs proches, ils ne sont pas éduqués individuellement...

A l'école, le jeune devient le centre de l'attention de l'équipe éducative, ce qui peut être très déstabilisant pour lui pour les raisons que l'on vient d'évoquer...

● Deux conceptions différentes du travail:

On constate au Lycée que le travail écrit donné aux élèves est rarement fait. Or les enseignements que propose le système éducatif français sont globalement très théoriques, ce qui demande aux jeunes un véritable travail personnel pour réussir leur parcours scolaire.

On ne peut pas comparer la vie d'un jeune de Lifou, en termes d'obligations sociales, avec celle d'un petit français : le petit français est très libre en rentrant chez lui le soir après les cours, il dispose en général de temps et d'espace (sa chambre ...) pour s'isoler dans des conditions propices au travail intellectuel. Au contraire le jeune de Lifou a en général de nombreuses obligations qui prévalent sur son travail scolaire : il est pris entre les tâches ménagères et la vie communautaire ce qui rend **presque impossible l'acquisition d'un rythme de travail efficace.**

Bien sûr certains jeunes de Lifou étudient dans des conditions correctes, mais ce sont en général les jeunes dont les parents ont un statut social pouvant leur servir de modèle de référence (enfants de fonctionnaires par exemple ...) .

A l'intérieur d'une tribu ou d'un clan, les jeunes sont habitués à travailler ensemble. Au lycée les cartes sont brouillées puisque les jeunes proviennent des « quatre coins » de Lifou. D'après mon expérience, il faut à peu près un trimestre pour instaurer une dynamique de travail dans une classe et pour que, à force de discours, les jeunes parviennent à transcender leur hétérogénéité sociale.

Il n'y a pas de gros problèmes de discipline au Lycée, car ici à Lifou le mot « respect » ne s'est pas encore vidé de son sens ; les problèmes de discipline que l'on observe sont des **problèmes relationnels entre les élèves.**

Une classe est un groupe humain « artificiel » (au sens de : « sans véritable fondement social »), qu'il convient de consolider avec soin.

Les jeunes de Lifou, habitués culturellement au travail communautaire, sont immergés dans le cadre de l'école dans un monde de travail quasi-solitaire, dont le sommet est atteint le jour des examens : **tout seul devant une page blanche, le petit kanak bloque ; et ce pour la bonne raison qu'il ne travaille presque jamais seul dans les multiples tâches de la vie en tribu** (s'occuper du champ, débrousser, construire une case, aller à la pêche...).

● La langue française :

A la fin d'une journée de cours la plupart des élèves sont *saturés* de français, à tel point qu'ils écoutent sans entendre...

Le français n'est pas la langue maternelle de 90% des élèves du lycée.

Les expressions ou les mots français utilisés dans la vie de tous les jours à l'oral sont très insuffisants en qualité et diversité pour suivre des études.

La langue maternelle à Lifou s'appelle *le drehu* (voir l'annexe " *Rudiments de Drehu*"); comme toutes les langues du Pacifique le drehu présente des structures grammaticales et sémantiques très différentes de celles que l'on peut trouver dans les langues occidentales (à tel point que les linguistes n'ont à leur disposition un métalangage grammatical cohérent pour les langues mélanésiennes que depuis quelques années).

Le pont entre le français et le drehu est par conséquent très difficile à franchir ; ce pont, en ce

qui concerne les enfants de Lifou, part du drehu pour aller vers le français. Pour être à même de faire passer les élèves sur le pont il faudrait que les professeurs des écoles à Lifou soient aussi compétents dans les deux langues. Ce n'est pas toujours le cas puisque ces professeurs n'ont pas, eux-mêmes, été correctement formés de ce point de vue...

Actuellement le langage oral des jeunes en tribu est un drehu ponctué de nombreux mots français.

Le drehu est incontestablement une langue très riche, suffisamment pour maîtriser des structures logiques complexes (il est tout à fait envisageable, par exemple, d'effectuer une traduction des mathématiques en drehu). On constate que le drehu d'aujourd'hui s'est considérablement appauvri, d'un point de vue logique et sémantique, par rapport à celui utilisé il y a quelques décennies. La France aurait bien voulu, à une époque, éliminer le drehu (il y a 20 ans encore, parler drehu à l'école était interdit). Les habitants de Lifou commencent juste à se réapproprier leur langue, mais il y a encore beaucoup de chemin à faire pour cela (une étape importante de ce chemin fût les accords de Nouméa en 1998 ; voir l'annexe "*Données historiques sur Drehu*").

A ces données j'ajoute un fait bien connu maintenant en sciences cognitives : les langues maternelles (c'est-à-dire apprises dans la petite enfance) reçoivent un traitement différent de la part du cerveau de celles qui sont apprises par la suite ; il est par conséquent extrêmement difficile de construire des bases logiques solides sur une langue non-maternelle.

En conclusion : **il est très difficile pour les jeunes de Lifou d'atteindre au cours de leur parcours scolaire une maîtrise suffisante du français ; l'obstacle que représente à Lifou cette langue d'enseignement est largement sous-estimé.**

En conséquence il faudra souvent 4 ans au lieu de 3 pour que les élèves parviennent de la seconde jusqu'au Bac; il ne faut pas s'en étonner (étant donné ce qui précède), ni s'en inquiéter, puisque les statistiques du Lycée des îles nous montrent que **les redoublements sont en règle générale très efficaces**.

D'un point de vue pédagogique, il est essentiel, *quelle que soit la matière enseignée*, de consacrer une partie du travail avec les élèves à l'explication détaillée des mots employés, par exemple en les guidant et en les encourageant à se constituer des **fiches de vocabulaire**, dès l'entrée en seconde.

Une dernière remarque importante : une langue n'est pas faite que de mots et de sens universels ; c'est aussi un ensemble de références culturelles. Beaucoup de ces références sont intraduisibles et il faut, pour les comprendre, en avoir une explication détaillée ou une expérience directe (en voyageant par exemple).

Le Bac est plein de références culturelles françaises, ce qui est tout à fait normal.

Mais est-il normal par exemple que les petits kanaks soient notés au même niveau que les petits français sur un texte parlant de la culture de la vigne dans le sud-ouest de la France ? Un texte portant sur la culture de l'igname ne serait-il pas plus adapté ?

● **La prise de parole :**

Il est très surprenant la première fois qu'on a une classe à Lifou de voir à quel point les jeunes, pourtant issus d'une culture orale, ont **du mal à prendre la parole**. En contrepartie on observe que ces jeunes ont une **très grande capacité d'écoute** (du moins tant qu'ils n'ont pas renoncé à

comprendre par manque de clarté du professeur, par fatigue ou parce qu'ils sont saturés de langue française) .

L'enfance est en effet la période de la vie réservée à l'écoute : *le temps qu'un petit français passe à lire me paraît comparable à celui qu'un petit kanak passe à écouter.*

Les jeunes n'apprennent la prise de parole qu'après leur mariage, dans le cadre des divers événements coutumiers (mariages, deuils ...).

De plus un obstacle difficile à franchir pour les jeunes, en ce qui concerne la prise de parole en classe, est lié à la notion de respect à Lifou : chaque enfant est éduqué en tant que membre d'un réseau social complexe, dans lequel les liens se bâtissent sur une écoute mutuelle. On ne dit pas n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui ... En particulier il est **innapproprié d'exprimer ses opinions à des personnes beaucoup plus âgées que soi.**

Ainsi, des élèves qui peuvent paraître inhibés ou timides à l'extrême sont souvent simplement des jeunes très respectueux.

Le langage corporel des jeunes n'est pas facile à interpréter correctement pour les nouveaux arrivants à Lifou. Par exemple, on voit les élèves : baisser le regard quand on leur parle ; répondre "oui" ou "non" d'un haussement de sourcils sans un prononcer un mot; se glisser furtivement sur leur chaise sans dire bonjour quand ils sont en retard ... Autant d'attitudes qui peuvent paraître impolies à un nouvel arrivant, alors que ce sont autant de marques de respect et d'humilité dans la société drehu...

Il appartient à chaque professeur d'encourager au maximum les élèves à prendre la parole, de leur faire présenter des exposés oraux etc. Pour certains élèves, il faudra être très patient...

● Les relations garçons-filles

Il est surprenant pour des occidentaux de voir à quel point les jeunes de Lifou ont tendance à se répartir pour toutes leurs activités au Lycée (travail, repas, jeux etc.) par **groupes sexués** beaucoup plus nettement marqués qu'en France.

Dans l'éducation traditionnelle, les tâches dévolues à un individu particulier d'un groupe social sont fonction dès l'enfance de son sexe : il y a des travaux masculins (comme débrousser, chasser, couper le bois de construction, creuser la terre pour les plantations, planter les ignames ...) et des travaux féminins (faire la vaisselle, désherber, tresser, s'occuper des enfants, planter les patates douces ou les tarots...)

Pour un travail par groupes, il vaut mieux en général, **respecter les tendances naturelles des élèves**, plutôt que de créer des groupes artificiels, dans lesquelles aucune dynamique de travail efficace ne pourra se mettre en place...

● La compétition :

La société kanake n'est absolument pas basée sur la compétition.

Chacun a une identité très précise, au sein de sa famille, de son clan, de sa religion (catholique

ou protestante), du système coutumier... L'identité n'est pas liée comme en occident à l'appartenance à une catégorie socioprofessionnelle. Dans cette société, le concept même de compétition est absurde.

Beaucoup d'élèves sont par conséquent hermétiques au système de notation employé à l'école ou du moins ils attachent aux notes une valeur très différente de celle que des petits occidentaux y attachent; le problème c'est que les parents bien sûr, attendent « de bonnes notes »...

Prenons un exemple précis, avec le cas des cours de sport: les élèves sont pour la plupart extrêmement sportifs ici, ce qui provient de leur vie quotidienne à la tribu qui est ponctuée de travaux très "physiques" (construire une case, aller à la pêche ou à la chasse, labourer un champ...); cependant ils ont du mal à se plier aux règles et à l'organisation propres aux sports collectifs, car ils préfèrent un exploit inspiré à un travail régulier...Ce qui laisse ensuite la place aux autres sur le podium !

Sans pousser pour autant les élèves à la compétition, on peut cependant les encourager à développer un projet personnel de réussite...

● Le rapport au temps :

Les conversations de tous les jours à Lifou sont pleines d'expressions du type « ce n'est pas pressé », « il y a un temps pour chaque chose », « on verra bien » etc.
Le temps scientifique de la montre n'a pas imposé, ici, sa loi.

Le rapport au temps à Lifou est dicté par les *rythmes naturels* : cycle de l'igname, cycle lunaire, cycles biologiques des plantes et des animaux utiles...

D'autre part l'essentiel de la concentration mentale nécessaire pour vivre à Lifou s'exerce dans *l'instant présent* au travers des gestes – pour maîtriser le rapport entre le corps et son environnement naturel - ou des rencontres- qui est à côté de moi, que fait-il, où va-t-il ?

Dans le cadre des cours, ces particularités culturelles se manifestent à plusieurs niveaux :

Tout d'abord **les élèves ont beaucoup de mal à maîtriser la conception occidentale du temps**, tant intellectuellement (comme on le constate en sciences) que pratiquement (retards fréquents des élèves). On entend parfois parler d' "heure kanake"

D'autre part les élèves ont beaucoup de **difficultés à former des projets personnels**; le « projet personnel » fait partie de la vie de jeune marié(e) mais n'a guère de sens pour les jeunes, qui ne sont pas habitués à se *projeter dans l'avenir*.

Enfin, comme les enseignants le constatent au Lycée, **les élèves pour la plupart échouent dans la construction de savoirs théoriques à moyen et long terme** ; en classe on a des jeunes intelligents et vifs, qui réagissent très bien devant une situation nouvelle, mais pas du tout quand on aborde des concepts nécessitant des prérequis solides...

Il y a des moyens méthodologiques pour apprendre aux élèves, dans le cadre des cours, à construire des savoirs théoriques et à gérer leur temps: par exemple **il ne faut pas hésiter à faire des rappels et des bilans systématiquement, pour optimiser l'efficacité de l'apprentissage dans le temps du cours, et à réduire le travail personnel donné aux élèves.**

● La dimension affective :

Je pose le postulat suivant (largement vérifié dans mon expérience): **un jeune de Lifou, encore plus qu'un jeune occidental, ne peut réussir que si la porte est ouverte par l'enseignant pour établir un véritable *rapport affectif*.**

Dans la société d'échanges et de parole qu'est la société Drehu, **il est antisocial de ne pas communiquer.**

La conception kanake de l'être humain place le *cœur* en son centre, et en aucun cas le cerveau... Quand on ajoute à cela une extrême sensibilité (culturelle elle aussi) on comprend que le projet éducatif peut être totalement perturbé par la maladresse ou l'ignorance de l'enseignant .

Par exemple il est certainement très désagréable - et même blessant - pour beaucoup d'élèves, d'entendre leurs noms systématiquement écorchés tout au long de l'année par les professeurs ...

Ce n'est qu'un exemple parmi une multitude d'erreurs évitables, qu'un enfant kanak ne reprochera jamais à un enseignant - ce serait impoli -, ce qui ne l'empêche pas d'être blessé.

Pour connaître un jeune à Lifou, il faut s'intéresser à ses rares questions, à sa situation familiale et aux liens éventuels (familiaux voir claniques) qu'il a avec les autres jeunes.

● Le travail rémunéré

On constate au Lycée **un manque de motivation des élèves** dont l'origine est, entre autres, sociale :

Un individu à Lifou aura toujours un endroit où dormir et de quoi manger. **La pression sociale en direction du travail rémunéré est donc beaucoup moins forte ici qu'à Nouméa** ou que dans n'importe quel pays occidental.

Je me souviens, il y a quelques années, lorsque pour la première fois j'ai pris le bateau en direction des îles, d'avoir demandé à un jeune de Maré, au cours d'une discussion, quel était son travail : il se mit à rire et sa réponse fut « Lorsque les baleines frappent la surface de la mer avec leur queue, je plante les ignames ».

En France il n'y a pas le choix : il faut réussir ses études pour espérer une insertion sociale et ne pas rejoindre les rangs des « chômeurs ».

En Kanaky, **le mot « chômeur » n'a pas de sens**, puisque un individu ne se définit absolument pas par son métier.

Cela n'empêche pas les familles à Lifou de beaucoup attendre des enfants qui possèdent des dispositions aux études.

Je pense que, pour la plupart, les élèves ne sont pas au Lycée par goût pour ce qu'on leur enseigne, mais simplement à cause de leurs capacités intellectuelles et par obéissance envers les souhaits de leurs parents (et aussi parce que le Lycée est un excellent ... lieu de rencontre !)

Le problème c'est que les jeunes peuvent observer autour d'eux à la tribu un nombre considérable de bacheliers qui ne font strictement rien avec leur Bac.

Ces derniers subissent un **double échec** : d'une part ils n'ont pas réussi à intégrer le monde du travail, d'autre part ils sont légèrement « déracinés » car tout le temps qu'ils ont passé à l'école

est autant de temps de perdu en ce qui concerne l'apprentissage des tâches et des valeurs essentielles qui permettent de vivre dans la tribu de façon autonome.

Un papier marqué « Bac » comme seule récompense pour toutes ces années passées sur les bancs de l'école (avec en plus une certaine ouverture d'esprit au monde), c'est vraiment décourageant...

Pour résoudre petit à petit ce problème central on peut mener un travail de réflexion avec les élèves pour les aider à répondre aux questions « Qu'est-ce que je fais au Lycée ? » et aussi « Qu'est-ce-que je voudrais faire après mon Bac ? ». Ce travail de réflexion doit être mené dès la seconde. C'est le rôle de la conseillère d'orientation, mais aussi des professeurs.

Le fait est que **l'école n'est pas encore, à Lifou, inculturée**. Les jeunes font des études pour, à terme, travailler, et pas dans un idéal d'acquisition de connaissances (surtout ces connaissances théoriques et totalement exotiques pour eux qu'on leur propose...). Ici, l'intelligence pratique est mieux reconnue, socialement, que l'intelligence abstraite : par exemple, lire un livre est considéré comme une perte de temps, réservée au Dimanche, quand il n'y a rien de plus important à faire...

Personnellement, j'explique aux élèves, tout au long de l'année, que la connaissance va de pair avec l'argent dans la société occidentale, et que le chemin qu'ils ont choisi, les études, leur donnera s'ils réussissent, un *double regard* sur leur société, ce qui les enrichira pour tous leurs futurs projets...

● Les classes sociales à Lifou:

La richesse est, dans la pensée kanake, le « lien » : un homme est riche lorsqu'il a beaucoup de liens – et qu'il connaît effectivement ces liens. Les enfants de chefs reçoivent, dans leur éducation, la connaissance approfondie de leurs liens familiaux, claniques etc.

Mais à Lifou la société évolue : actuellement, un certain prestige social est associé au fait d'avoir de l'argent...

Indépendamment de leur rang coutumier, toutes les familles ne soient pas égales à Lifou en ce qui concerne l'accès au système éducatif : les parents fonctionnaires ont forcément, en comparaison avec des parents agriculteurs, une conscience bien plus claire de la route que leurs enfants devront suivre pour réussir leurs études, ce qui leur permet de les soutenir de façon efficace ; ainsi les enfants de fonctionnaires ont beaucoup plus de chances d'avoir leur BAC que des enfants de paysans.

On peut donc parler à l'heure actuelle de deux groupes sociaux à Lifou : une petite bourgeoisie aisée issue du fonctionnement du secteur tertiaire et une classe moins favorisée financièrement.

En termes de relations humaines ces mots n'ont ici pas de sens, mais par contre en terme d'égalité des chances de réussite des enfants à l'école, ils sont tout à fait applicables...

Il est du devoir de l'équipe éducative de lutter au maximum contre les effets de ces inégalités sociales, en dialoguant avec les familles pour les aider à accompagner leurs enfants le long du cursus scolaire (et éviter ainsi que le Lycée ne devienne un sorte de grande garderie...) et en améliorant l'accès à l'information et les facilités de travail pour les élèves du Lycée.

Spécificités du système éducatif à Lifou:

● **L'inadaptation des programmes et des enseignements à la culture mélanésienne :**

Que répondre à un professeur de gestion qui se plaint que les élèves ne s'intéressent pas à son cours ?

Ou à un professeur de français qui se plaint que les élèves ne se sentent pas inspirés par un grand texte de lettres classiques ?

Le temps où les petits kanaks récitaient « Nos ancêtres les gaulois » est passé, mais **les schémas ethnocentriques réducteurs ou simplement indifférents vis-à-vis de la culture et de l'histoire kanake et mélanésienne continuent à se propager insidieusement.**

Les programmes de sciences et de mathématiques par exemple, qui peuvent pourtant sembler des matières à caractère « universel » sont à revoir de fond en comble eux aussi en suivant cette perspective culturelle ! (c'est ce qu'on appelle de façon générale l'*ethnomathématique*).

Le sujet est vaste et nécessite une réflexion en profondeur de la part de l'ensemble des acteurs et des décideurs du système éducatif. Cette réflexion est en cours, mais n'a concrètement influencé, à l'heure actuelle, que les programmes du primaire. Il reste beaucoup de chemin à parcourir...

En tant que professeur au lycée des îles que faire ?

D'abord bien comprendre que certains objectifs du programme sont totalement exotiques (c'est à dire sans point commun avec leurs références culturelles) pour les élèves.

Ensuite s'intéresser à la culture drehu.

Et à partir de là cheminer vers les objectifs du programme d'une façon concrète pour les élèves, c'est-à-dire ancrée dans la réalité culturelle.

En ville la difficulté principale à laquelle sont confrontés les enseignants est l'hétérogénéité culturelle des élèves, qui fait que la parole du professeur est comprise très différemment par chacun des élèves d'une classe, ce qui oblige à faire des groupes de niveau, de l'aide individuelle etc.

Ici à Lifou il y a au contraire une très grande **homogénéité culturelle.**

Si on parvient à fonder l' enseignement sur la culture locale (dès l'école primaire !), on peut donc s'attendre à d'excellents résultats...

● **Les mutations des professeurs :**

La plupart des professeurs restent au Lycée *moins longtemps que les élèves !*

« Pierre qui roule n'amasse pas mousse ! »

Il est donc très difficile dans ces conditions de constituer des équipes pédagogiques durables , d'améliorer le Lycée en profondeur, de monter des projets...

Je pense que c'est **la cause numéro 1 de l'échec scolaire à Lifou** et ailleurs (en Kanaky) , et c'est malheureusement la plus difficile à changer, car elle relève de choix politiques et législatifs : on va chercher les profs les plus diplômés à 20 000 km, et on « bouche les trous » en recrutant sur place ; or c'est l'inverse qui serait logique !

A défaut de pouvoir changer la loi que faire ?

Pour lutter contre les effets néfastes du “turn over” des personnels du Lycée, il faut autant que possible développer des projets d'établissement durables.

● Les mutations des proviseurs :

A chaque arrivée dans un nouveau port (chaque fin d'année) le grand bateau « Lycée des Îles » change une partie de son équipage, et repart en tentant de garder le cap (les pourcentages de réussite au Bac), ce qui est parfois difficile avec tous ces nouveaux matelots.

Les marins le vivent mal et accusent les galériens (les ...élèves) de ne pas ramer correctement ni assez fort. Mais il y a pire : régulièrement le capitaine est appelé à prendre le commandement d'un nouveau navire. Après une période difficile où il n'y a plus de maître à bord du « Lycée des îles », un nouveau capitaine arrive...

L'amiral a dit « Cap sur 80 % de réussite au Bac ».

Le capitaine n'a qu'à bien tenir le gouvernail !
Les matelots n'ont qu'à hisser les voiles bien haut !

Et les galériens n'ont qu'à bien ramer !

En guise de conclusion

Ce livret n'est pas le fruit d'une réflexion abstraite : il est le produit de mes expériences ici à Drehu, et d'innombrables discussions.

Je vais donc maintenant remercier, sans pouvoir être exhaustif, les personnes qui y ont contribué:

Pour commencer toute la communauté de Easo, qui m'a accueilli non pas comme un étranger , mais comme un frère.

Tous mes élèves, qui sont le centre de mon travail et la source de ma motivation pour l'écriture de ce livret.

Et puis, sans ordre particulier, et sans pouvoir être exhaustif : Huliwa Waeönemë, Waifit Waeönemë, Basie Ijezie, Wanga Ijezie, Tokie Geihaze, Hnimikon Wahnapo, Jean-Christophe Sajel, Nicole Sagel, Delphin Waixaca, Wasewe Ehnyimane, Les frères Bonua, Luatrë Zongho, Benjamin Hanyë, Yannick Leroy, Clovis Wadrenge, Patrice Godin , Christian Vignalet, Fizie Waminya, Richard Waminya, Passa Waminya, Wasaumie Passa, Chantale Impériale, Dominique Daste, Félix Bole, Sakon Men,

Oleti atraqatr koi epun asë, nge catre pi së gnöne la huliwa i easë, matre troa xatua haa nekönatr ngöne la gojeny i angatr !

Ce livret est fait de mots : en Drehu, le mot et la chose sont désignés par un même vocable “Ewekë”. Culturellement ici, *dire c'est faire*: l'important ce n'est pas les mots qu'on dit, mais notre façon de les vivre!

A vous qui arrivez, bon courage, et bon séjour ici à Lifou , e celë Drehu !

Il n'y a pas de culture isolée...

*Les passerelles interculturelles sont déjà là; elles ont été tendues par l'histoire de l'humanité;
certaines sont larges et faciles à emprunter, d'autres étroites et vertigineuses!*

*Un chemin ne se trace pas tout seul : les herbes et la Terre gardent en mémoire les pas de
l'Homme.*

*L'occidental, comme nous le montre l'histoire coloniale, s'est montré et se montre souvent
encore ethnocentrique.*

*Dans l'édifice grandiose de la science et de la technologie qu'il a bâti, il s'enferme, et autour
de lui les mauvaises herbes poussent ; il les repousse avec ses bulldozers, en fermant les yeux et
les oreilles aux hommes, aux femmes et aux enfants qui habitent dans cette "brousse"; il trace
des routes laides comme des cicatrices dans le visage de la forêt primaire...*

*Ici à Drehu, il y a des sentiers tracés par les pieds des hommes, mais aussi par leurs bouches et
leurs coeurs.*

Alors, par amour de la Vie, apprenons à suivre, à écouter et à sentir les sentiers kanaḵs!

Cédric Niqueux-eymery

Quelle est la signification du mot "Drehu" ?

"Drehu" c'est "Drenge ju matre hun" :

*Écoute quand tu es enfant, observe quand tu es jeune, pour réussir dans ta vie
d'adulte !*

Waeönemë Huliwa

Des témoignages de collègues

● Le témoignage de Chantal Impériale (CPE au Lycée)

L'arrivée à Lifou est une expérience unique. C'est une île surprenante qui n'a pas d'équivalent. C'est une île sauvage où les routes ressemblent à de longues pistes qui se perdent dans la forêt, où les plages ressemblent à des matins du monde, où le calme et la sérénité n'ont pas d'égal.

Passé l'émerveillement face à cette nature exceptionnelle on est pris de vertige : comment s'installer confortablement sur une île où il y a si peu de magasins ? Comment retrouver une vie sociale et culturelle alors que cafés, restaurants, et autres lieux de vie sont rares ? Choisir de venir vivre à Lifou c'est avoir fait son deuil de la société de consommation et c'est la découverte d'une autre forme de vie en communauté.

Pour les inconditionnels de la vie citadine il y a Nouméa, mais vous verrez qu'on a du mal à quitter Lifou tant cette île et ses habitants sont attachants.

La culture mélanésienne est pleine de subtilités que nous ne pouvons pas imaginer. Ainsi, notre méconnaissance de l'univers des élèves nous fait faire des impairs, qui nous sont pardonnés parce qu'involontaires.

Il ne tient qu'à vous néo arrivants de chercher à savoir, à comprendre. Les anciens, ceux qui sont là depuis longtemps ou depuis toujours, sont des mines d'infos. N'hésitez pas à les questionner.

Bien sûr, quand on arrive on ne prend pas la mesure de la différence de référents culturels qui existe entre culture occidentale et culture mélanésienne, même si intellectuellement on a conscience de cette différence.

C'est jour après jour que l'on découvre, à travers les rencontres et les expériences que l'on fait, la coexistence de deux mondes parallèles. De notre point de vue d'occidental tout ce qui touche à la culture mélanésienne est compliqué. Mais que cela ne vous décourage pas. Les expériences se succéderont et certaines pourront vous décontenancer. Mais elles autoriseront une remise en question et une indispensable décentration qui vous permettront de profiter au mieux de votre séjour, en vivant en bonne intelligence avec les Lifou.

Cédric a magnifiquement exprimé la possibilité qui existe de créer du lien, de donner du sens à ce qui semble pour nous ne pas en avoir. Je le remercie d'avoir, par son travail, éclairé mes premiers pas en terre Drehu.

Oleti atraqatr

Chantal



Rudiments de Drehu

● Données générales:

Le **drehu** (*gene drehu*) est une langue appartenant à la famille des langues austronésiennes.

Elle est la langue kanak qui comporte le plus de locuteurs. Ils sont environ 20 000 à Lifou et à Nouméa.

Le drehu a aujourd'hui le statut de « langue régionale » faisant partie des 5 parmi les 28 langues de Nouvelle-Calédonie à pouvoir être passées en option au bac, que cela soit sur place ou en métropole. La langue drehu est également enseignée depuis 1973 à l'Institut national des langues et civilisations orientales et depuis 2000 à l'Université de la Nouvelle-Calédonie à Nouméa.

Langue de tradition orale le drehu a été pour la première fois transcrit au milieu du XIXe siècle par les missionnaires britanniques et polynésiens de la *London Missionary Society* (LMS), avec l'aide de leurs fidèles. Parmi ces missionnaires, citons Samuel Mac Farlane et Fao (ou Paoo), originaire quant à lui d'Aitutaki aux îles Cook et formé au collège de Takamoa, l'école pastorale de Rarotonga.

Il existe également sur l'île une autre langue, le *qene miny*, utilisée autrefois pour s'adresser aux chefs bien que de nos jours peu de gens savent encore la maîtriser.

● Phonétique:

La langue drehu se compose de 30 phonèmes : sept voyelles et 23 consonnes :

- a : se prononce [a] comme dans "arbre"
- e : se prononce [e] comme dans "café"
- ë : se prononce [ɛ] comme dans "tête"
- i : se prononce [i] comme dans "rite"
- o : se prononce [o] comme dans "totalité"
- ö : se prononce [ø] comme dans "lieu"
- u : se prononce [u] comme dans "loup"

- b : se prononce [b] comme dans "bateau"
- c : se prononce [tʃ] comme dans "Tchèque";
- d : se prononce [d] comme dans "danse"
- dr : se prononce [dz] proche du "d" anglais de "pudding"
- f : se prononce [f] comme dans "finir"
- g : se prononce [g] comme dans "gare"
- ng : se prononce [ŋ] comme le "ng" de "parking"
- ny : se prononce [ɲ], comme dans "news" ou le "ñ" espagnol de "mañana".
- h : se prononce [h] comme en anglais il est aspiré
- j : se prononce [ʃ] comme le "th" de « mother » en anglais
- k : se prononce [k] comme "kanak"

- l : se prononce [l] comme dans "Lucien"
- m : se prononce [m] comme dans "Marcel"
- n : se prononce [n] comme dans "Norbert"
- p : se prononce [p] comme dans "pot"
- q : se prononce [xʷ] comme dans "Juan" en espagnol;
- s : se prononce [s] comme dans "cinéma"
- th : se prononce [θ], comme dans "thing" en anglais
- t : se prononce [t], comme le "t" français
- tr : se prononce [ts], entre le "ts" de "tsar" et le "tch" de "tchèque"
- w : se prononce [w], comme le "w" de Hawaï
- x : se prononce [x] comme le "j" (la « jota ») espagnole
- z : se prononce [z] comme dans "Zoé"

Il existe de légères nuances de prononciation et de tonalité entre le nord et le sud de l'île.

● Pronoms personnels:

Comme le plupart des langues d'Océanie, le drehu comporte un duel et un pluriel. Il fait également la distinction entre le nous inclusif et le nous exclusif.

Singulier

- *Eni/ni* : je, moi
- *Eö/ö* : tu, toi
- *Nyipë*: vous de politesse, lorsque l'on s'adresse à un aîné
- *Eapo*: vous de politesse quand on s'adresse à une aînée
- *Angeic* : il, elle
- *Nyidrë*: il, lorsque l'on évoque un aîné
- *Eahlo*: elle, lorsque l'on évoque une aînée
- *Xapo* : il, elle (quand la personne est absente)
- *Ej* : il, elle (pour une chose, un animal)

Duel

- *Nyiho* : nous deux (interlocuteur exclus, moi et lui)
- *Easo ou nyiso*: nous deux (interlocuteur inclus, toi et moi)
- *Epon*: vous deux

Pluriel

- *Eahun*: nous (interlocuteur exclus, eux et moi)
- *Easë*: nous tous (interlocuteur inclus)
- *Epun*: vous tous
- *Angaatr*: ils, elles, eux

● Quelques marqueurs

A exprime que l'action est en train de s'accomplir ou un état présent:

- *Nyipë a tro ië ?* : Où vas-tu ?
- *Angeic a madrin* : Il/elle est content(e).

Kola exprime l'idée d'un constat présent:

- *Kola mani* : Il pleut.
- *Kola hnötr* : Il fait froid.
- *Kola meköl la nekönatr* : L'enfant dort.
- *kola qaja* : on dit... il se dit...

Ka : exprime un état permanent, durable ou un résultat

- *foë ka mingöming* : une jolie fille

Hna exprime l'accompli.

- *Hna mani* : Il a plu.
- *Hnenge hna si e kuhu hnagejë* : Je me suis baigné (en bas) à la mer.
- *Hnei nyidrë hna qaja ka hape...* : Il a dit que...

Ha : exprime l'accomplissement d'un acte ou d'un phénomène attendu

- *Angeic ha xulu* : il est enfin arrivé.
- *Kola ha hetre iön* : l'arbre à pain a donné des fruits

Kolo exprime l'idée d'un constat passé.

- *Kolo sineng* : C'était mon ami (il ne l'est plus).
- *Tha kolo kö a mani* : Il ne pleut plus.

Ase hë exprime que l'action est définitivement terminée.

- *Ase hë ni xeni la koko* : J'ai terminé de manger l'igname.
- *Ase hë la ini* : Le cours est terminé.

troa/ tro... a exprime une action non encore accomplie (futur), mais aussi le devoir, "il faut"

- *Troa mani* : il pleuvra.
- *Tro ni a xen* : Je vais manger.
- *Tro ni a tro e koghië la macatre ka troa xulu* : J'irai là-bas (dans la direction de l'est, sous entendu en Europe), l'année prochaine.
- *Troa huliwa* : il faut travailler.

Tha... kö : exprime la négation

- *Tha atre kö ni* : je ne sais pas

The... kö : indique l'interdiction

- *The ewekë kö !* : Ne parle pas, tais-toi !

Jë : exprime l'injonction, l'ordre.

- xeni jë ! : mange !

● Vocabulaire de base:

Bozu : Bonjour (emprunt au français, « bonjour »). Les jeunes aiment aujourd'hui à dire *uzob*, ce qui est généralement mal vu par les vieux.

Hape ue lai ? : Comment allez-vous ? (Une autre manière de dire est *mare ?* ou *matre ?*, un raccourci pour *matre troa la mel ?*)

Egöcatr(e) : Très bien, je vais bien. Une autre réponse possible est « pëkö », littéralement « rien du tout ». L'étiquette lifou fait que l'on ne doit jamais se plaindre de ses maux. Ne jamais répondre « tha loi kö », « cela ne va pas » ou *eni a kucakuca*, « je suis fatigué ».

Drei nyipë ? : Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ?

Ame ni tre... : Je m'appelle...

Elanyi hë'' : salut, à demain

Edrae hë : salut, à plus tard

Eö a u ? : Que fais-tu ?

Eni a pi xen : j'ai faim

Ka madra : un blanc, un Européen. Littéralement le terme signifie « le rouge ». Il existe plusieurs versions quant à l'origine du terme. Il est probable que cela fasse référence à la couleur de la peau brûlée par le soleil des premiers Européens (des britanniques) à être passés sur l'île

Atre wiiwii : Un français. *Nöje wiiwii*: la France. *Wiiwii* est le terme utilisé pour désigner les Français dans un grand nombre d'archipels, par exemple chez les Maori de Nouvelle-Zélande.

Atre papaale : un Anglais ; *qene papaale* : l'anglais, la langue anglaise.

Mëëk(e) : la Grande Terre.

Eaj(e) : Ouvéa.

Mengon(e) : Maré.

Tixa : Tiga.

Kunie : île des Pins.

Kolo ka hapeu ngöne qene wiiwii la trengë ewekë... : Que signifie en français la phrase...

xen(i) : manger (un produit de nature végétale), *eni a xeni la wahnawa* : je mange une banane

ön(i) : manger (un produit de nature animale), *eni a öni la gutu* : je mange du poulet

tro : aller, marcher ; *nyipë a tro ië ?* : Où allez-vous ?;

föe : une femme adulte

trahmany(i) : un homme adulte

Jajiny(i) : une jeune fille (une adolescente)

Nekönatr(e) : un enfant

Qatr(e) : un vieux, un ancêtre

joxu : chef

angajoxu : grand chef. Ils sont au nombre de trois sur l'île. Le nom des trois grandes chefferies sont Lösi au sud, Gaica à l'ouest et Wetr au nord.

Uma : habitation (terme générique) ; *uma meitro* : case traditionnelle ; *uma etë* : maison en dur, en pierre ;
uma itön : magasin

Itön : acheter ; *tro ni a itön la falawa* : je vais acheter du pain

Hnanyijoxu : enceinte de la chefferie, lieu où habite le chef.

Huhnahmi : village chrétien. Traditionnellement, l'habitat était dispersé. Ce sont les missionnaires qui regroupèrent la population de chaque tribu au sein de villages créés à cet effet

Hmitrötr(e) : interdit, sacré, tabou; *Kola hmitrötöre troa qaja..* : il est interdit de dire... ; *thina ka hmitrötör* : avoir une conduite incorrecte

Thoi : mensonge ; *qeje thoi* : mentir

Nyipici : vérité, vrai

Koko : igname (terme générique). Il existe également des termes précis pour chaque variété d'ignames.

Nu : cocotier

eötr(e) : requin

helep(u) : l'intérieur des terres

● **Pour aller plus loin:**

La meilleure façon d'apprendre une langue c'est bien sûr de s'immerger dans le bain linguistique. Cependant les supports écrits ont aussi leur utilité (toute relative dans la mesure où le drehu est une langue vivante, en évolution très rapide...)

“Gene drehu ” (en 2 tomes, édités par le CDP ; les auteurs sont C. Lercari, J. Vernaudon, L.Sam, M. Gowe)

“Dictionnaire Drehu-français” (L.Sam)

“Ifejicatre” (il s'agit des contes traditionnels, plusieurs tomes bilingues, édité par le CDP)